PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

2me ANNÉE. — N° 7 Janvier 1887

SOMMAIRE :

A PROPOS D'IMMORTALISME

Il est un mot, celui d'immortalisme, autour duquel il se fait depuis quelque temps un certain bruit. Très heureusement mis en lumière, dans un rapport qui l'honore adressé au congrès international de la Libre Pensée par notre vaillant confrère de la «Pensée Nouvelle », M. Emile di Rienzi, ce mot, disons-nous, qui ne manque pourtant pas d'harmonie, a été déjà l'objet de notes discordantes. Le très pacifique Bonhomme Pierre, dans sa dernière causerie, (1) va même jusqu'à dénier, à quiconque inscrirait ce mot sur son drapeau, le droit de se dire spirite.

Cette menace d'ostracisme de la part de l'un des membres les plus en vue et les plus justement sympathiques de l'Union Spirite ne sera pas passée inaperçue.

On ne serait, paraît-il, un vrai spirite qu'à la condition d'ajouter un inutile et mystique credo à l'affirmation pure et simple de la survivance de l'être et de la communication possible entre un monde et l'autre ; affirmation pourtant seule capable, ainsi réduite, de ramener un jour à l'unité toutes les opinions dissidentes de l'heure présente.

Nous comprenons jusqu'à un certain point le sentiment de ceux qui, par l'effet d'un respect tenant peut-être un peu du fanatisme, continuent à se renfermer dans les données et les limites du « Livre des Esprits », mais au moins devraient-ils bien ne pas jeter l'anathème sur ceux qui ne pouvant consentir à s'immobiliser

(1) *Le Spiritisme*, 1re quinzaine (décembre).

dans des données et des limites qu'ils trouvent trop étroites cherchent à les élargir et à ne pas laisser se fermer sur eux les portes de l'avenir.

Vous avez perdu le titre de spirite, s'écrie Bonhomme Pierre, *en mutilant comme vous l'avez fait, l'œuvre d'Allan-Kardec*... Nous mutilons l'œuvre d'Allan Kardec parce qu'elle nous est chère. Nous la mutilons comme le jardinier avisé mutile aussi d'année en année les arbres confiés à ses soins, en coupant les branches mortes ou parasites et en facilitant ainsi l'essor des rameaux fructueux.

Vous écartez Dieu de vos séances, poursuit Bonhomme Pierre. Pour que le reproche fût mérité il faudrait d'abord qu'il fût prouvé que les groupes exclusivement dignes du titre de spirites possèdent enfin la notion du vrai Dieu ; mais alors qu'il est démontré qu'ils ne sont sur ce point, ni plus ni moins avancés que le reste des mortels, et que ce vrai Dieu demeure caché aussi bien aux esprits qu'aux incarnés, comment pourrait-on bien nous accuser de l'écarter de nos séances ?

Vous supprimez la prière... Nous la supprimons en tant que formules de convention, apprises et récitées machinalement. Nous supprimons ces sortes de prières parce que les ayant pratiquées et considérées longtemps nous-même comme indispensables, nous avons dû reconnaître plus tard qu'elles étaient loin, d'une part, de constituer une barrière suffisante contre les esprits mystificateurs, et que, d'autre part, elles avaient pour effet certain de rebuter les esprits réellement éclairés de l'espace qui, non moins que les intelligences avancées d'ici-bas, répugnent à tous les genres de mysticités.

S'il en est qui trouvent que nous exagérons, qu'ils veuillent bien nous désigner une seule communication sortie des groupes où l'on récite des prières, qui ne soit pas empreinte de religiosité. De notre côté, en avançant que les esprits élevés ne délaissent pas les groupes qui ont renoncé à ce formalisme, nous ne manquons pas d'exemples à l'appui, nous pouvons citer notamment l'œuvre supérieure de l'Esprit Jean et les brillantes communications de l'Esprit Alpha.

D'ailleurs, le monde des esprits et celui-ci ne constituant qu'un seul et même monde, l'attitude et les formules obséquieusement suppliantes de la prière, sont tout aussi déplacées et exagérées dans nos entretiens avec les habitants du monde supraterrestre que dans nos rapports d'incarnés à incarnés. Tout au plus s'explique-t-on cette tendance à la servilité chez les peuples

primitifs, où l'état de civilisation rudimentaire comporte encore des maîtres et des esclaves, des sujets et des rois, mais elle n'a plus sa raison d'être dans un pays d'avant-garde comme le nôtre. Ne cessons pas de nous montrer respectueux et reconnaissants envers les esprits élevés qui veulent bien nous prêter le concours de leurs lumières, mais ne laissons pas dégénérer ces sentiments louables et dignes en pratiques bassement serviles.

Vous remplacez les peines et récompenses par le progrès matériel... L'idée faussse des peines et des récompenses ne peut se comprendre qu'accompagnée de la croyance non moins fausse en un Pouvoir omnipotent qui les dispenserait à son gré. Croyance de moins en moins compatible avec les aspirations modernes qui veulent voir partout la loi non l'arbitraire. C'est pourquoi nous disons conséquences au lieu de punitions et récompenses ; conséquences accompagnant inévitablement tous les actes de l'existence et dont la résultante moyenne, au triple point de vue physiologique, intellectuel et moral, déterminerait exactement, d'après la belle et rationnelle théorie de l'Esprit Jean, l'état que chaque être doit occuper dans la période périspritale ou charnelle vers laquelle il s'achemine. Toutefois cet état n'affecterait aucunement un carac- d'immuable fatalité, il ne cesserait d'être modifiable par la volonté et le libre arbitre dont chaque être dispose ; modifiable pour l'ignorant en acquérant le savoir, modifiable pour le mauvais en acquérant la bonté.

Savoir et bonté étant les deux biens suprêmes, et nulle puissance ne pouvant arbitrairement en priver ceux qui en jouissent, ou les offrir gratuitement à quiconque n'a su ou pu les conquérir encore, force nous est de persister à considérer comme mal fondée l'hypothèse des dons, des grâces, des peines et des récompenses.

S'il est vrai, objectera-t-on encore, qu'il n'y ait de l'autre côté ni punitions, ni récompenses, quel y serait donc le signe de l'état heureux ou souffrant des êtres ? Ce signe caractéristique ne change pas de nature en changeant de monde : aussi bien dans le monde périsprital que sur le monde charnel, il se traduit, pour celui qui fait mal, par ce châtiment inévitable qui s'appelle remords quelquefois, mécontentement de soi toujours, et se transforme par contre, pour l'homme de bien, en un inestimable et ineffable biénfait qui a nom tranquillité d'âme ou satisfaction de soi-même.

Il nous reste à nous demander en terminant si, eu égard à notre manière de voir actuelle touchant la vie de l'au-delà, c'est-à-dire en nous la représentant comme celle de l'en-deçà, s'effectuant mormalement en une suite non interrompue de causes et d'effets, nous

appartenons bien encore à la tradition spirite proprement dite ou à la nouvelle école immortaliste. Spirites et immortalistes nous étant également chers, et, d'autre part, comprenant que le mot spiritisme, en raison même de la haute autorité d'Allan Kardec qui en a consacré la signification, est à prendre ou à laisser avec tout le cortège doctrinal qui l'accompagne, nous serions tout disposés, à la *Vie Posthume*, à nous rallier à telle dénomination quelconque, immortalisme ou toute autre, qui voulut dire, non que le spiritisme a cessé de vivre, mais qu'il est au contraire plus robuste et plus vivant que jamais, qui voulut dire non autoritarisme, formalisme, credo, chapelle, etc., mais tout uniment libre examen, libre conscience.

M[us] GEORGE.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

DEUXIÈME PARTIE (1)

Aurait-on pour cela le droit de se désintéresser des souffrances d'autrui, et, sous prétexte qu'une compensation à venir doit réparer l'injustice présente, laisser souffrir qui souffre, sans chercher à adoucir l'amertume du moment ? Non, mieux vaut prévenir que guérir ; connaître le remède ne suffit pas, mieux vaut enrayer le mal ou le supprimer si l'on peut ; c'est pourquoi, si inférieure que puisse encore être l'humanité, il y a dans le cœur de l'homme un sentiment inné de solidarité et de responsabilité réciproque, qui rend les souffrances communes et donne à tous le désir instinctif de consoler et de soulager les misères du prochain. Mais, n'en serait-il pas ainsi, chacun ne voudrait-il rechercher que les seules satisfactions égoïstes de son moi personnel, que tous seraient encore intéressés à voir disparaître au plus tôt les anomalies de toutes sortes qui affligent l'humanité.

Le corps social tout entier souffre des difformités physiques supportées par certains de ses membres, de même que certaines infériorités morales, personnelles à quelques-uns seulement, rejaillissent sur la collectivité. Si cette infériorité morale qui fait le

(1) Voir sous la même rubrique, dans la dernière *Vie Posthume*, l'étude à laquelle celle-ci fait suite.

criminel et le fourbe est une cause dont la société supporte les effets, de même aussi les discordanses organiques qui constituent l'infériorité physique, impliquent, par le fait de la transmission héréditaire, une somme de souffrances à venir, auxquelles sont exposés comme les autres les favorisés de l'heure présente. Ils sont donc intéressés, eux aussi, à voir disparaître tout ce qui constitue encore une infériorité sociale, soit physiologique, soit morale, puisque devant retourner plus tard dans le milieu dont ils font actuellement partie, ils multiplient d'autant plus les chances de leur bonheur à venir, qu'ils diminuent par la sagesse et la solidarité du moment, les dangers et les écueils d'un mode d'existence auquel ils appartiendront de nouveau.

Avec la théorie de l'expiation, il semblerait au contraire — les souffrances présentes devant être considérées comme des peines équitablement supportées pour des actions répréhensibles passées, — que nul ne devrait songer à soulager les misères d'autrui, puisqu'elles seraient voulues et imposées par la loi naturelle. Si expiation, c'est-à-dire réparation, il y a, que ne laisse-t-on cette réparation s'accomplir librement ? Pourquoi l'enrayer inutilement si elle doit reprendre plus tard son cours interrompu ; et qui donc parlant de solidarité et d'amour, oserait, se posant en régulateur de la justice naturelle, se croire autorisé un instant à contrebalancer l'application des immuables decrets d'une providence vengeresse ? Màis non, devant la souffrance du prochain, le cœur s'emeut de compassion ; un sentiment instinctif indique à l'homme quel est son devoir ; et, s'il peut l'accomplir, s'il a conscience de son droit de soulager et de guérir, c'est qu'il comprend que la souffrance et la misère sont conséquentes de l'infériorité collective et que, chacun étant individuellement l'une des multiples causes qui ont déterminé cette infériorité, il est au pouvoir et du devoir de tous de les supprimer de la société.

Ce sentiment instinctif, ce besoin irrésistible d'aimer et de sentir autour de soi des affections réciproques, cette conscience du devoir à remplir qui dit au fort de protéger le faible, à l'heureux de secourir le malheureux, c'est la loi de solidarité dont le germe grandit peu à peu dans le cœur de l'homme, et dont les rameaux et les fleurs, se développant par le progrès, étendront plus tard sur l'humanité toute entière leur parfum régénérateur. Tous les hommes sont frères ; de l'inférieur au supérieur, tous sont égaux devant la naissance, tous sont égaux devant la mort ; le premier vagissement de l'enfant, le dernier soupir du vieillard égalisent tous les êtres ; pauvres ou riches, heureux ou malheu-

reux, tous doivent supporter l'infériorité collective ; le favorisé de la veille peut-être le deshérité du lendemain, tous sont donc intéréssés au perfectionnement social, et nul n'est autorisé à s'enfermer dans une égoïste satisfaction personnelle, pour regarder d'un œil sec le malheureux de l'heure présente, sous pretexte que sa souffrance est imposée par la loi naturelle et qu'il doit la subir sans murmurer.

Il n'est pas d'expiation ; il n'est pas de punition ; il n'est pas de justicier céleste, frappant impitoyablement, jamais las de punir, toujours courroucé et terrible, appesantissant sur l'humanité, son inexorable rigueur. La loi qui régit les individus régit aussi les collectivités ; le déterminisme naturel qui fait de l'action individuelle une cause dont l'effet est immédiat, s'étend aussi sur les familles, les sociétés et les peuples ; et dans l'univers tout entier, il n'est pas une seconde qui n'ajoute une nouvelle cause efficiente aux causalités infinies du passé, augmentant ainsi à chaque instant écoulé, d'une nouvelle force et d'un nouveau progrès, ce processus incessant de tout ce qui est, vers un éternel idéal de perfection.

***

La nature n'est pas justicière, elle est juste ; elle ne punit pas, elle détermine. L'être inférieur est irrésistiblement entraîné dans un milieu inférieur ; l'être supérieur dans un milieu en rapport de son élévation acquise; et s'il en est qui supportent injustement l'imfériorité collective, la souffrance qui en résulte est pour eux un élément régénérateur, qui leur épargne cette souffrance pour l'avenir ; tandis que les heureux du moment, ceux dont l'égoïsme a cru pouvoir se désintéresser du malheur de leurs frères, retourneront de nouveau dans le même creuset social, jusqu'au moment où, par les souffrances qu'ils subiront ou celles qu'ils s'imposeront par l'abnégation et le dévouement, ils auront accompli, eux aussi, leur tâche régénératrice.

Nous repoussons donc absolument la théorie de l'expiation : 1° parce qu'elle conduit infailliblement la raison à considérer comme une offense ou un obstacle à la justice naturelle, le sentiment noble entre tous de la solidarité.

2° parce qu'elle est contredite par les faits, qui nous montrent si souvent l'élévation morale alliée aux discordances organiques, à côté de l'harmonie organique alliée à l'infériorité morale.

3° parce que les difformités physiques étant produites par l'ingérence de causes individuelles ou collectives, étrangères à eux

qui les supportent, il faudrait alors considérer comme fatales, ces actions causatives et par conséquent nier le libre arbitre.

Et, d'accord avec la loi de solidarité, d'accord avec l'observation des faits, d'accord avec le libre arbitre, nous expliquons ainsi qu'il suit le phénomène naturel de l'incarnation : La nature incarne l'être périsprital dans le milieu où l'attire son affinité moléculaire ; l'être ne choisit donc pas la situation qu'il doit occuper à l'instant de la naissance, c'est la nature qui la lui impose en déterminant équitablement par une suite de causes et d'effets, déterminés eux-mêmes par la libre volonté de l'être, la résultante physiologique de ses actions précédentes.

Les diversités physiques produites par la nature sont uniquement celles qui, sans troubler l'harmonie organique, différencient les individus entre eux par le plus ou moins de grossièreté ou de délicatesse dans la composition moléculaire tant extérieure qu'interne. Les discordances à l'harmonie organique sont produites par l'exercice du libre arbitre, étranger, individuel ou collectif ; elles constituent donc pour ceux qui les supportent une infériorité physique imméritée et par suite une souffrance dont ils recevront une équitable compensation dans l'avenir, par l'application de la justice réparatrice.

En résumé, nous ne considérons la période d'incarnation que comme l'une des multiples situations de l'existence prise dans sa généralité ; elle est conséquente de l'état précédent et causative de l'état postérieur, c'est-à-dire régie par les mêmes lois, déterminées par les mêmes causes qui régissent et déterminent toutes les situations de l'existence, qu'elles soient charnelles, périsprltales ou médiatrices.

Pour appuyer le choix des épreuves on a cherché à mettre en comparaison le libre choix de certaines positions dans l'existence charnelle, sans remarquer quelle immense différence il y avait entre une situation physiologique et une position sociale. Si nous sommes libres, a-t-on dit, de choisir actuellement telle profession, telle position sociale vers laquelle nous portent plus particulièrement nos aptitudes et nos goûts, pourquoi ne serions-nous pas libres aussi, de choisir dans l'existence périspritale, où le rayon du libre arbitre doit être plus étendu encore, le milieu, la famille où nous devons nous incarner ?

Pourquoi ? Parce que ce serait injuste ; parce qu'il ne serait pas équitable d'imposer à ce milieu une individualité trop ou pas assez élevée pour lui ; parce qu'il ne serait pas juste de laisser à cette individualité, la liberté de s'incarner dans un milieu dont les autres parties constituantes seraient en discordance avec elle ;

parce que, en un mot, la nature cherche toujours l'harmonie et qu'il serait puéril de la croire insuffisante pour régir et déterminer elle-même et irrationnel de vouloir remplacer ses applications équitables par le caprice et les inconséquences de chacun.

Nous ne voyons donc d'autre choix que celui qui détermine les actions ; l'être est libre de bien faire ou de mal faire dans le rayon des possibilités que lui détermine la loi, mais là s'arrête sa liberté; l'action accomplie, il ne peut se soustraire à ses conséquences, c'est-à-dire aux états ou situations physiologiques qui en résultent inévitablement. Les actions périspritales déterminent la situation charnelle ; il y a eu liberté d'action, mais il y a nécessité de conséquences ; or, la conséquence c'est l'état, c'est-à-dire la situation organique à l'instant de la naissance charnelle. Elle est donc subie par l'être, qui ne choisit, en réalité, que les diverses actions causatives qui la déterminent et dont elle est la résultante physiologique.

Remplacer la théorie du choix des épreuves par la loi des conséquences naturelles, c'est en même temps rejeter, comme les inutiles rameaux d'un arbre imaginaire, toute idée d'expiation, de mission ou d'épreuve. S'il y a consépuence, il ne peut y avoir mission, c'est-à-dire acte de volonté personnelle, déterminant l'instant et les conditions à venir de l'incarnation, ce qui voudrait encore dire choix. Il ne peut non plus y avoir expiation, ce mot pris dans son véritable sens, impliquant naturellement l'idée d'une volonté arbitraire infligeant une punition quelconque à l'être, sous le seul contrôle de son omnipotence, ce qui signifierait encore choix par cette volonté étrangère. Il ne peut enfin y avoir épreuve, c'est-à-dire essai de réparation dont les conditions seraient voulues ou subies par l'être, ce qui veut aussi dire choix individuel, ou choix étranger.

Par les conséquences naturelles tout s'explique, tout est rationnel et juste ; à chacun selon ses œuvres : la grossièreté à la bassesse, la délicatesse à l'élévation, l'harmonie à tous, telle est la loi. Et si cette harmonie que la nature donne en partage à l'infériorité comme à la supériorité peut-être troublée par le libre arbitre, la souffrance qui en résulte constitue, pour ceux qui la subissent injustement, l'acquis d'une nouvelle force qui leur permettra de gravir moins péniblement que les autres, les degrés supérieurs de l'échelle du progrès. C'est ainsi que la loi naturelle, distribue, règle et répare, assurant éternellement à tous les applications de son immuable justice.

Médium typtologue, L. JEAN.

(à suivre)

AU COIN DU FEU

Il y avait bien longtemps que je n'avais rêvé, ou plutôt que je n'avais gardé de mes rêves un souvenir assez exact, pour pouvoir les reconstituer entièrement dans ma pensée, lorsque l'autre soir... mais pardon, je dois d'abord m'excuser auprès des lecteurs de la *Vie Posthume*, de leur parler, pour cette fois, de mon humble personne et leur demander à l'avance toute leur indulgence pour le récit qui va suivre, et qui, en sa qualité de rêve, pourrait peut-être bien les faire dormir.

J'étais donc, l'autre soir, assis au coin de mon feu, les pieds emmitouflés dans de chaudes pantoufles, le corps satisfait de la douce chaleur du foyer qui, en activant convenablement ma digestion, me plongeait dans un agréable *far niente* — car nous sommes ainsi faits, que cette maudite matière, dont on a dit tant de mal depuis quelque temps, ne nous laisse l'esprit tranquille que lorsqu'elle l'est suffisamment elle-même.

Je demande encore une fois pardon à mes lecteurs, de donner ici ces quelques détails matériels; je les crois nécessaires à mon récit, afin de bien faire comprendre dans quelle béate situation je me trouvais l'autre soir et comment, sentant mon corps convenablement équilibré et songeant enfin à donner à mon âme sa nourriture spirituelle, j'étendis nonchalamment la main sur mon guéridon, pour y saisir *le Spiritisme*, dont le titre flamboyant sous les rayons de ma lampe, semblait me dire depuis quelque temps : mais lis-moi donc, paresseux !

Mon dernier Rêve, tel est le titre que j'aperçus tout d'abord dans le sommaire, et dont l'énoncé me parut mériter les honneurs de la priorité. Jugez de ma surprise, lorsque arrivé à la page indiquée, je reconnus, dès les premières lignes, la description d'une situation qui, pour être certainement moins matérielle que la mienne, n'en avait pas moins avec elle une très grande analogie. C'est vous dire avec quelle minutieuse attention je lus cet article, et vous ne serez pas étonnés quand je vous aurai dit que mon cigare — encore une exigence de la matière dont je n'ai pas su me défaire — se trouvait éteint à la fin de ma lecture, faute d'alimentation, et, malgré la triomphale bouffée que j'en avais aspirée avec prévoyance au début.

Que faire d'un cigare à moins qu'on ne le fume ! Le rallumer ? Je n'avais pas d'allumettes, et il eut fallu me baisser pour prendre un tison. Le jeter au feu ? Ma foi, c'était encore le meilleur parti à prendre et c'est ce que je fis.

Mon Dieu ! quel ennuyeux conteur, direz-vous sans doute, amis

lecteurs, il nous annonce le récit d'un rêve et voilà un gros moment qu'il nous parle de son cigare! Eh bien, détrompez-vous; il est possible que je sois ennuyeux, mais un peu de patience, et vous allez voir qu'il y a entre ce cigare et mon rêve, une corrélation très directe et que sans le premier, je n'aurais pas actuellement le plaisir de vous raconter le second.

Je l'avais donc jeté au feu — pas le rêve, le cigare — et par un effet bizarre d'équilibre, il était resté droit sur un tison embrasé, du côté déjà consumé et recommençait à s'allumer comme si un invisible personnage avait continué d'en aspirer la fumée par le bout opposé. Et tout en réfléchissant à l'intéressante lecture que je venais de faire, pendant que ma pensée toute entière était encore sous le charme de ce merveilleux récit, et que je songeais, à part moi, *au prétentieux et humide langage d'une molécule d'eau* (1), je regardais machinalement mon cigare, duquel s'échappait une petite colonnade de fumée bleuâtre. Etait-ce une illusion d'optique? Etait-ce l'état de mon imagination surexcitée par ce que je venais de lire?... Il me semblait, pendant que mon regard se fixait sur la fumée du cigare, que je la voyais grossir, grossir de plus en plus, à tel point qu'au travers de mes paupières mi-closes, je la distinguais déjà comme une grosse vapeur qui se dégageait peu à peu du bout pointu du cigare et se dirigeait vers ma lampe, attirée par la lumière.

Etais-je encore éveillé où étais-je déjà endormi? Je ne saurais le préciser. Ce que je me rappelle vaguement, c'est que ma main alanguie laissa échapper le journal et que, malgré que mes paupières fussent complètement fermées, je distinguais toujours la colonne bleuâtre, s'enflant de plus en plus et dessinant d'une manière bien nette, à cet instant, comme un arc gigantesque qui partait de mon cigare pour aboutir à ma lampe. Peu à peu, toutes les sensations extérieures s'éteignirent en moi, seules ma vue et mon ouïe semblaient être parvenues à un degré d'acuité inexplicable puisque je voyais distinctement cette colonne de fumée, remplie de petites molécules de la grosseur d'un pois, et que j'entendais comme un sourd bruissement, dont l'intensité augmentait à chaque instant et assez semblable au bruit que font des abeilles dans une ruche.

Puis ma vue, devenant toujours de plus en plus active, je pus distinguer — chose qui me surprit fort sur le moment — que ce que j'avais pris, tout d'abord, pour de simples molécules étaient, pour la plupart du moins, de petits êtres parfaitement bien pris dans leur taille minuscule, les uns tout gris, les autres tout bleus, que je voyais alors bien distinctement sortir un à un du bout pointu de mon cigare et qui paraissaient gravir très péniblement, tant ils étaient essoufflés, l'arc que dessinait la colonne de fumée. Oh! les

(1) Le *Spiritisme*, première quinzaine, décembre.

jolis petits êtres, me disais-je en les admirant, et combien, malgré leur légèreté, ils paraissent éprouver de peine pour atteindre leur but ! J'en étais là de mes réflexions, lorsque le bruissement augmentant toujours, je pus enfin entendre ce qu'ils disaient et comprendre qu'ils accomplissaient tous une rude et fatigante marche, et que leur but était d'atteindre la partie de la colonne de fumée, où le cercle était le plus arrondi, c'est-à-dire à cet endroit où finissait la montée et commençait la descente, sorte de plateau d'où je compris qu'ils ne pouvaient plus distinguer leur point de départ : mon cigare, pas plus qu'ils ne pouvaient apercevoir le point terminal : ma lampe.

Enfin, je les vis tous arriver, quoique plus péniblement les uns que les autres, à cette sorte de plateau. Après un arrêt de quelques instants, nécessaire à leur repos, ils me parurent se consulter ; puis je les vis peu à peu s'animer et gesticuler, et compris que leur discussion avait pour cause, la persistance des uns à vouloir s'arrêter définitivement en cet endroit, tandis que les autres exprimaient le désir de continuer leur route.

Oh ! je vous assure que c'était bien drôle ! Il fallait voir ces petits êtres lever leurs petits bras et ouvrir toute grandes leurs petites bouches, pour se lancer à la tête des flots d'éloquence !

Enfin le silence se fit. Un de ces petits bonshommes — un des gris — vieillard à longue barbe, monta péniblement sur trois molécules de fumée et du haut de cette tribune improvisée se mit à haranguer la foule, dans un interminable discours, que l'on m'excusera de ne pas reproduire *in-extenso*, mes souvenirs étant à peine suffisants pour en résumer la substance.

« Chers frères en.... — je n'ai pas bien entendu le mot —
« disait-il d'une voix chevrottante, permettez à mon expérience de
« vous donner un conseil. Nous venons d'accomplir une rude be-
« sogne ; depuis bien longtemps déjà, nous marchons et cherchons
« notre route ; après beaucoup d'efforts et de labeurs, nous som-
« mes enfin arrivés au but. Ce plateau est aujourd'hui conquis
« pour nous, plantons-y notre tente et ne cherchons pas à étendre
« encore nos conquêtes. Aller plus loin serait s'exposer à perdre
« le fruit de notre travail ; prenons-y garde ! de l'autre côté la
« pente est glissante ; le premier pas que nous y ferions nous en-
« traînerait infailliblement plus loin que nous ne voudrions aller ;
« et qui sait si nous n'y trouverions pas encore, une noire et
« triste prison comme celle dont nous venons de sortir. Ici, nous
« serons heureux et tranquilles, plus de marche, plus de fatigue ;
« contentons-nous de garder ce que nous avons conquis et n'allons
« pas plus loin de crainte de nous égarer. »

Ce discours, fort sensé ma foi, me parut produire sur l'assistance une profonde impression et tous semblaient décidés à suivre

ces sages avis, lorsque un autre petit bonhomme, jeune celui-là, — un des bleus — sauta légèrement sur les trois molécules d'où venait de descendre le vieillard et parla en ces termes :

« Amis, je rendrai grâce tout d'abord aux sentiments, bienveil-
« lants pour tous, qui ont guidé notre vénérable patriarche, pour
« nous conseiller d'en rester là. Mais je ne saurais partager son
« opinion. Si nous possédons déjà un peu de bonheur, pourquoi
« ne chercherions-nous pas à en acquérir plus encore ? Ce que
« nous avons fait nous indique tout ce qui nous reste encore à
« faire ; ne nous endormons pas dans une trompeuse sécurité ;
« qui n'avance plus recule, et nous pourrions bien en voulant
« nous immobiliser sur ce plateau, redescendre sans nous en dou-
« ter, la pente que nous avons si péniblement gravie, et retomber
« de nouveau dans notre noire prison. Mettons entre elle et nous
« encore plus de distance, marchons, marchons toujours, les jeu-
« nes soutiendront les vieux, les forts protégeront les faibles ;
« nous sortons de l'obscurité et nous voulons la lumière ; allons
« vers elle car nous ne l'avons pas encore trouvée. Pas d'hésita-
« tion, pas de défaillance, en avant, toujours en avant, c'est
« l'éternelle loi du progrès qui le veut ainsi. »

A ces éloquentes et entraînantes paroles, un frisson d'enthousiasme sembla circuler dans l'auditoire, puis la discussion reprit de plus belle, ce fut pendant un instant à qui crierait le plus fort, les orateurs se succédaient à la tribune, tantôt des jeunes, tantôt des vieux, tantôt des gris, tantôt des bleus, on s'interpellait, on s'invectivait, on s'injuriait, on se menaçait même et je n'aurais jamais cru que ces miniscules petits bonshommes, dont la plupart semblaient très fatigués de leur longue marche, pussent trouver encore assez de force pour discuter et gesticuler avec tant de véhémence. Enfin le calme parut se rétablir un peu ; un dernier orateur ayant proposé la seule motion acceptable, c'est-à-dire que ceux qui voudraient rester resteraient et que ceux qui voudraient marcher marcheraient, l'assistance se divisa en trois camps : les bleus qui devaient aller de l'avant, les gris qui devaient demeurer sur place et enfin les indécis, et c'était la grande majorité, mi-partie gris, mi-partie bleus, qui ne savaient encore que faire.

Ma foi, me disais-je, c'était bien la peine de tant discuter pour en arriver là ! Etres humains ou petits bonshommes de fumée, nous sommes tous les mêmes, nous parlons généralement beaucoup sans nous entendre, alors que le mieux serait certainement de laisser à chacun sa liberté. Et qui sait jusqu'où auraient pu me porter mes réflexions ? Qui sait si mon imagination aidant, et l'état particulier dans lequel je me trouvais, n'aurait pas fini par me faire considérer le bout pointu de mon cigare, comme le clocher d'une église, et le plateau sur lequel discutaient mes petits bonshommes,

comme la première conquête de la liberté de pensée ? Qui sait, si donnant tort aux *immobilistes*, je n'aurais pas approuvé l'éloquence enthousiaste des *progressistes*, qui voulaient marcher vers cette lumière, qu'ils pressentaient, eux, et que je voyais, moi ? Qui sait, si malgré le trouble de mes pensées, je n'en serais pas arrivé à tirer de tout cela des conclusions fort intéressantes sur l'état actuel et l'avenir du spiritisme ? Mais hélas ! je n'en eus pas le loisir : une effroyable détonation retentit à mes oreilles, à peine si j'eus le temps de voir mon cigare entièrement consumé et qui dans un dernier crépitement venait de laisser échapper une puissante bouffée de fumée qui précipita tout, jeunes et vieux, immobilistes et progressistes, convaincus et indécis, gris et bleus, contents et grincheux dans les rayons lumineux de ma lampe et me réveilla brusquement en me laissant présent à la mémoire le souvenir de ce rêve étrange ainsi que le vif désir de le raconter au plus tôt à nos chers lecteurs de la *Vie Posthume*.

E. LEBAY.

VARIA

Occultisme, Théosophie, Esotérisme, etc.

Tous ces mots étranges, pleins d'ombre et d'inconnu, ne disent rien qui vaille, il faut bien l'avouer, au lecteur français. Celui-ci s'approche avec méfiance de tout ce qui sollicite son attention sous ces étiquettes mystérieuses. Vivant dans une atmosphère de liberté et de lumière où son intelligence ne rencontre d'autre obstacle que ses propres faiblesses, il a la sensation d'un monde ténébreux et le redoute vaguement. La nécessité de l'initiation, de l'adeptat, le passage obligatoire du néophyte à travers une série d'épreuves inoffensives ou terribles, le fait sourire ou le révolte. Il pressent que dans ce royaume de l'Occulte, ses habitudes d'esprit vont se trouver dépaysées et que idées et méthodes tout y est différent et d'un caractère extraordinaire.

Le penseur soucieux de son titre, doit, je le sais, lutter contre ses préventions instinctives, et s'assurer si la réflexion et l'étude n'auront pas raison de ses répugnances et ne lui feront point découvrir quelques riches filons dans ces mines souterraines qu'il hésite à explorer. Mais de leur côté ceux qui ont pris à charge de nous servir de guides, et de nous faire pénétrer dans ces régions nouvelles pour nos sens intellectuels, pourraient, ce me semble, — s'ils tenaient plus de compte de nos préjugés et de

notre éducation, — faciliter davantage notre marche et stimuler plus vivement notre courage. Il faudrait nous traiter comme des écoliers à la tête rebelle, tourner, retourner, éclairer d'explications comparatives, les notions qu'on veut introduire dans nos cervelles indociles. Un style précis, rayonnant de clarté, est presque de rigueur ici. Une forme élégante, imagée, cherchant par des rapprochements ingénieux à bien exposer l'idée, séduit et doucement convainct.

Les écrivains qui s'efforcent de répandre chez nous les données des philosophies orientales, et de nous traduire le sens caché des livres sacrés et des symboles religieux des différents peuples, se conforment-ils toujours à ces exigences didactiques ? Il est permis je crois de répondre non hardiment, et cela sans blesser aucune susceptibilité, car tous les propagateurs d'Occultisme, ont une excellente raison à faire valoir pour leur défense : leur propre ignorance relative, ce qui nuit au plein exercice de leurs talents littéraires. Ils ne sont eux-mêmes que des étudiants qui ont à peine dépassé les pages préliminaires du grand livre des sciences secrètes.

L'adepte, celui qui est parvenu au sommet de l'iniation et du savoir, ressent une insurmontable aversion pour le monde. La vie de réclusion lui est imposée et il n'éprouve nullement le besoin de se faire connaître à ses frères en humanité, et de leur faire part de ses trésors intellectuels. Ces savants, perdus dans leurs solitudes sacrées, ne refusent pourtant pas absolument de donner aux profanes quelques aperçus de leurs doctrines religieuses et de prêter aide et secours aux initiés d'un degré inférieur qui n'ayant pas rompu sans retour avec la société, veulent essayer de secouer son apathie en lui donnant un aperçu des merveilles qu'ils ont vaguement entrevues.

C'est grâce à ce concours *occulte* qu'a été fondée la société Théosophique. Voici comment :

Madame Blavatsky, appartenant à l'aristocratie russe, après s'être longuement livrée à l'étude des questions religieuses, voulut aller puiser aux sources mêmes, et s'abreuver du lait pur et fort de la vérité. Elle fit une retraite de sept ans parmi les adeptes, les maîtres, dans les montagnes de l'Himalaya. Au bout de ce temps et avant de franchir la dernière barrière qui l'aurait à jamais séparée du monde, elle s'arrête dans la voie de l'Initiation et part pour les Etats-Unis dont elle devient citoyenne. Quoique non parvenue au complet épanouissement des facultés que développe la soumission complète à toutes les épreuves, elle avait acquis ce magnifique pouvoir de télégraphie psychique qui permet aux initiés de tenir conversation ensemble, quelle que soit la distance qui les sépare. Sûre donc de pouvoir communiquer avec les frères supérieurs, et de ne pas se trouver sans protection au milieu de la

foule aveugle et ignorante, elle fonde en Amérique la Société Théosophique, dont le colonel Olcott fut nommé président, et transporte plus tard son quartier général dans l'Inde. Le centre de la société Théosophique est maintenant à Adyar (Madras) où paraît la revue le *Théosophist*, dirigée par notre infatigable apôtre féminin.

Le but de la Société Théosophique, sans parler de sa noble et généreuse prétention, à former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, est d'explorer les pouvoirs psychologiques latents dans l'homme, et d'étudier l'ancienne littérature orientale qui renferme peut-être, sous le voile de la lettre une partie de la science occulte.

L'impulsion est donnée ; de nombreux groupes reliés au groupe central de l'Inde s'organisent un peu partout : en Angleterre, en Allemagne, même en Russie. Leurs adhérents se comptent par myriades, nous dit-on. Des journaux spéciaux se créent. Parlons un peu du mouvement théosophique en France. Une branche de la société mère existe à Paris. Elle devait, nous a annoncé, il y a longtemps déjà, M. Dramard, faire paraître le *Théosophiste Français*, qui n'a pas encore vu le jour, croyons-nous. La province a pris l'avance sur la capitale. Avignon, la ville des papes, possède une revue en partie consacrée à cet ordre d'idées : la *Revue des Hautes Etudes*, titre grandiose qui a remplacé celui plus humble d'*Anti-Matérialiste*. Parmi les écrivains qui prêtent à cette publication l'appui de leur talent, il en est deux de qualités bien différentes : M. Réné Caillé, son directeur, plein d'enthousiasme et de naïveté (dans le bon sens du mot, synonyme d'extrême bonne foi) qui laisse couler de sa plume abondante et facile, des articles empreints d'une chaude poésie et vibrants d'une généreuse ardeur et M. Ch. Barlet au tempérament plus froid et plus méthodique, qui apporte dans la défense de la philosophie occulte, la force d'une netteté d'exposition remarquable, et d'une argumentation aux mailles serrées et régulières. Si jamais je deviens théosophe — et qui sait, cette époque est peut-être plus proche que je ne le suppose moi-même — M. Barlet pourra revendiquer une bonne part de l'honneur de ma transformation.

***

En même temps que le journal, arme blanche de la discussion, les théosophes emploient le livre, engin de combat à plus longue portée, afin d'activer leur œuvre de propagande et de faire appel d'une façon plus solennelle à l'attention publique. Très peu nombreux encore les ouvrages de théosophie écrits en français (brochures plutôt que livres). Leur énumération serait courte. Nous ne voulons pas d'ailleurs en faire une revue rétrospective. Nous allons simplement un peu nous arrêter sur les deux plus récents,

dont l'un emprunté aux Anglais, plus riches que nous et l'autre écrit dans notre langue par une Lady. (1)

Ce dernier, *Théosophie chrétienne* par la duchesse de Pomar, Lady Caithness, présidente honoraire de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident à Paris, est un exemple de ces dissertations de philosophie religieuse où l'idée indécise et vague, lâchement reliée à celles qui l'entourent, est en outre exprimée en ce style mi-partie biblique, mi-partie moderne qui impose à l'esprit des alternances d'obscurité et de clarté fatigantes pour sa vue et nuisibles à sa lucidité.

L'auteur admettant l'identité fondamentale de toutes les religions, considère la théosophie, comme cette essence, cette vérité intime universelle, que connaissent les seuls initiés ; noyau précieux, diamant inestimable, que, pour le dérober à la foule incapable de supporter ses rayons, on a recouvert, de fables, de mythes, de légendes, assimilables par les cerveaux n'ayant pas reçu le développement et la culture intensive, réservés aux fortes têtes des adeptes. Toutefois les temps sont venus, paraît-il, « l'aurore du jour nouveau » s'est levée, où, avec beaucoup de précautions et de ménagements, il devient possible de dispenser à la multitude qui a grandi en sagesse, quelques parcelles du dépôt sacré. Lady Caithness, s'emploie à ce rôle élevé mais ingrat. Elle s'efforce cette fois, de nous faire voir à travers l'épaisse gangue exotérique du christianisme, ses allégories et ses symboles, la véritable penséq du Christ et de ses apôtres, que leurs successeurs non initiés ont perdue. « Christ et l'Evangile, nous dit-elle sont de fait la clef du mystère de la création de l'homme, de son passé, de son présent et de son avenir, de son être éternel. » Elle nous découvre avec prudence le sens ésotérique de la vie et de l'enseignement de Jésus, et de quelques mystères de l'Ancien Testament. Malheureusement ou heureusement peut-être pour nos faibles intelligences, que trop de révélations à la fois pourraient accabler, il y a des choses qu'elle *n'ose* dévoiler maintenant, et «même pour en parler, dit-elle, serions-nous obligés de le cacher par un second voile et une autre lettre» ; ces secrets ne peuvent être révélés qu'aux vrais théosophes; « pour l'obtenir (la clef aux secrets) il faut avoir acquis le sixième sens, qui est un sens spirituel, celui de l'Intuition ».Sachons donc nous contenter, nous qui ne possédons que les cinq sens vulgaires et matériels, de ce qu'on peut nous donner, et remercions Lady Caithness, de ses efforts et de ses bonnes intentions.

Son travail, n'est pas à l'abri des reproches des critiques grincheux. Mais peu lui importe, je suppose ; et elle a bien raison ; ce sont gens si désagréables et si difficiles, que c'est peine perdue, de chercher à leur plaire.

(1) *Le Monde occulte* ; Hypnotisme transcendant en Orient par A. P. Sinnett, traduit de l'anglais par P. R. Gaboriau. Paris, Georges Carré, éditeur, 112, boulevard St-Germain. Prix : 3 fr. 50
La Théosophie chrétienne par Lady Caithness. Même éditeur. Prix : 2 fr.

Avec M. Sinnett, président de la société théosophique éclectique de Simla (Inde), auteur du *Monde Occulte*, (avec préface et postface du traducteur M. Gaboriau) nous abordons un terrain plus solide, et plus à la portée des intelligences ordinaires, celui des faits. Le narrateur, avec un accent fortement convaincu et sincère, nous raconte une série de phénomènes occultes dont il a été témoin, et entremêle son récit de remarques et de réflexions qui, tantôt railleuses et tantôt raisonnées, sont l'indice d'un esprit bien armé pour la polémique. Son but en entreprenant ses recherches était de s'assurer si Madame Blavastky était douée du pouvoir de produire des phénomènes anormaux. Il fut pleinement satisfait à cet égard : coups frappés, sons de clochette, pluies de roses étaient choses ordinaires en présence de cette dame. Mais simple bagatelle, tout cela. Arrivons aux manifestations transcendantes. Elles consistaient surtout en ceci : des objets divers, broche, morceau de plâtre, etc., étaient transportés à de grandes distances ; des lettres écrites par M. Sinnet, à des Mahatmas, — ces personnages presque fabuleux, — et remises à Madame Blavatsky, (quelquefois sans son intermédiaire) disparaissaient et parvenaient d'une façon mystérieuse à leurs destinataires — alors fort éloignés — la preuve en étant faite par leurs réponses qui retournaient par le même procédé occulte ; et bien d'autres encore dans le détail desquelles je ne puis entrer. Tous ces faits sont-ils bien établis ? Leur authenticité a été, cela va sans dire, absolument niée et Madame Blavatsky a eu à subir les attaques les plus violentes. M. Hodgson, entre autres, délégué dans l'Inde par la Société des Recherches Psychiques de Londres, pour examiner les phénomènes et surveiller celle qui était censée les produire, conclut que Madame Blavatsky « .....a conquis sa place dans l'histoire comme l'un des plus accomplis, des plus ingénieux et des plus intéressants imposteurs dont le nom mérite de passer à la postérité. »

Malgré tout notre respect pour la Société des Recherches Psychiques, nous ne considérons pas ses jugements comme infaillibles et sans appel.

Nous savons comment elle a dernièrement traité le fameux médium Eglington, qu'elle considère comme un simple prestidigitateur. Les phénomènes rapportés par M. Sinnet ou d'autres de même nature, ont, d'un autre côté, en leur faveur, le témoignage d'observateurs distingués. Ils sont possibles, croyons-nous. Admettons leur exactitude et voyons l'interprétation qu'en donne notre auteur. C'est ici que gît le grand différend entre spirites et théosophes. La théorie de M. Sinnet se résume en quelques lignes : les adeptes peuvent se rendre présents à volonté en « corps astral » à quelque endroit que ce soit avec la rapidité de l'éclair, y exercer quelques-uns de leurs pouvoirs psychologiques, avec la même facilité qu'ils le feraient à l'aide de leur

corps physique à la place où celui-ci se trouve, s'y rendre visibles, parler, agir sur la matière, etc.

Les opérations en apparence magiques qui sont en leur pouvoir, ils les accomplissent à l'aide de la connaissance d'une force de la nature citée dans les livres sanscrits sous le nom d'*Akas*. Quant à la part d'activité qui revient à Mme Blavatsky, dans les manifestations qui se produisent à son entour, M. Simett nous dit qu'on ne sait jamais jusqu'à quel point elle est *aidée*, ou bien si elle n'a aucune influence dutout sur la production du phénomène qui à lieu.

Cette théorie n'est généralement pas du goût des spirites. Pourtant serait-elle vraie, la leur basée sur l'intervéntion des esprits ne pourrait être considérée comme fausse par cela même. Elles peuvent ce me semble faire toutes deux bon ménage et renfermer chacune une part de vérité. La preuve faite de l'existence des mahatmas et de leurs pouvoirs extraordinaires, n'impliquerait nullement la négation de l'influence des esprits sur les choses de nôtre monde. M. Simett a d'ailleurs dans les quelques passages où il parle des spirites, beaucoup d'égards pour eux et tout en repoussant leur hypothèse, il leur fournit un argument de quelque importance. Il fait remarquer en effet que les manifestations spirites ne peuvent être ni contrôlées ni comprises par les médiums, tandis que les phénomènes occultes sont des résultats obtenus par un opérateur vivant et conscient qui comprend les lois qu'il met en œuvre. Mais cette différence dans les conditions n'implique-t-elle pas une dualité causale ? Il ajoute qu'il n'y a *presque* aucun des phénomènes du spiritualisme que les adeptes en occultisme ne puissent reproduire par la force de leur volonté aidée par leur compréhension des ressources de la nature. Que signifie ce presque ? Que M. Simett faiblit un peu dans son absolutisme doctrinal ! Peut être. Eh bien ! que les spirites abandonnent eux aussi un peu de leur exclusivisme ! Qu'ils n'accueillent pas par l'indifférence et le dédain les travaux des théosophes !

Tous en somme travaillent à défricher le même terrain, et il est encore encombré de trop de broussailles et d'*impedimenta* de toutes sortes, pour qu'il soit utile de fixer de sitôt et d'une façon définitive la nature des récoltes qu'on pourra lui demander.

Le livre de M. Sinnet, qui a eu déjà quatre éditions anglaises, est un bon coup de pioche dans ce champ commun. N'oublions donc pas de remercier M. Gaboriau pour sa traduction, accompagnée d'une préface, au langage sagement modéré et tolérant, et d'intéressants documents complémentaires. Et prenons bonne note de la promesse qu'il nous fait de traduire d'ici peu le *Bouddhisme ésotérique* du même auteur.

Et maintenant ayez le courage de vous plaindre de moi, occultistes et théosophes. R.

Mme Valentine Martin nous ayant fait parvenir la réponse qu'elle a adressée à Mme Evausy, au sujet de la lettre reproduite dans notre avant-dernier numéro, sous la rubrique *une mère à une mère* avec prière de l'insérer, notre impartialité nous fait un devoir d'accéder à son désir.

RÉPONSE A Mme EVAUSY

Madame,

Etant attaquée personnellement dans votre journal, mon nom figurant en toutes lettres en tête de votre premier article, je viens revendiquer mon droit, en vous priant, et au besoin, en vous *requérant* d'insérer ma réponse dans le plus prochain numéro de l'*Ere Nouvelle*.

S'il est naturel que je me défende contre les attaques de la fin, il est juste que je vous remercie également des éloges que vous m'adressez au début, et c'est, je vous l'assure, sans parti-pris, sans aucun sentiment de *haine* ou de *vengeance* que je viens refuter vos accusations.

Vous trouvez regrettable, Madame, que je me sois laissée aller à la critique dans un ouvrage destiné à l'éducation spirituelle des enfants. Comment comprenez-vous donc l'enseignement ? S'il est de notre devoir de montrer aux petits êtres qui nous sont confiés la grandeur, la majesté, la sublimité de la morale, de la vertu, de tout ce qui est noble et généreux, ne sommes-nous pas obligés par notre conscience de leur signaler la fourberie, l'hypocrisie du *mal*, et de soulever un instant pour eux le voile sous lequel il a toujours la lâcheté de se cacher. Non seulement je suis mère, mais encore institutrice, et je vous affirme que, parmi toutes les petites têtes blondes ou brunes que j'ai eues sous ma direction, j'en ai autant gardé du mal en leur en révélant la noirceur, qu'en les enthousiasmant par les attraits du bien.

Au surplus, de quoi m'accusez vous ? d'avoir dit à mes lecteurs qu'il existe des hommes assez ingrats, assez sots, assez orgueilleux pour s'ériger en chefs d'une école nouvelle, reniant jusqu'au nom de spirites qui les gêne pour préconiser leurs ridicules enseignements ? d'autres qui effacent partout le nom du Maître jusque dans la société même qu'il a fondée, qui se disent spirites et ne mettent en pratique aucune des volontés de celui qui leur a laissé sa fortune pour la convertir en secours aux indigents et en maisons de retraite pour les vieillards nécessiteux ! d'autres encore qui font l'apothéose d'un homme qui n'a pas craint d'avilir la mémoire d'Allan Kardec au profit d'un avocat de Bordeaux. Niez donc

l'existence de ces parvenus qui se sont fait un marchepied du spiritisme pour arriver les uns aux honneurs, les autres à la fortune, et je vous les nommerai, moi ; mais point n'est besoin de m'en donner la peine, puisque, ne voulant faire aucune personnalité, je n'avais écrit aucun nom, et que, malgré cela, vous avez tout de suite reconnu les coupables.

Ma foi, madame, c'est une perspicacité qui vous honore, et pour moi un succès que je n'osais espérer. En nommant la *Revue Spirite*, la *Vie Posthume*, la *Pensée Libre*, vous avez voulu prendre la défense de vos amis, c'est d'un bon sentiment, mais réellement ce n'est pas adroit. *La Vie Posthume* possède un organe assez sérieux pour se défendre elle-même si elle s'était sentie attaquée, sans recourir aux colonnes de votre petite feuille, dont j'ignorais complètement l'existence, du reste, je ne crains pas le dire, le caractère de son directeur ne donne aucune prise à la critique. Pour la *Revue spirite* « si je comprends fort bien les liens qui vous attachent à la Direction », je comprends moins l'idée qui vous est venue de la dénoncer publiquement. A ce propos, je vous renverrai à notre bon ami La Fontaine, et je vous dirai avec une variante : « Mieux vaut un sage ennemi, qu'un imprudent ami ». Quant à la *Pensée libre*, je ne la lis pas, et je n'en connais que la couverture rose.

Vous évoquez le fait du Christ appelant à lui les petits enfants, avez-vous donc oublié que c'est avec un fouet qu'il chassait les vendeurs du temple, en leur disant : « La maison de mon père est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs »? Je veux bien croire, madame, que vous parlez dans toute la sincérité de votre cœur, et que vous ignorez à Bordeaux toutes les bassesses, toutes les turpitudes qui se commettent à Paris sous le couvert du spiritisme, mais ce n'est pas une raison pour les nier ; informez-vous, instruisez-vous d'abord, puis si vous avez le devoir de flageller les imposteurs, vous aurez le devoir de reconnaître la bonne foi de ceux qui les auront démasqués. Autant que vous, j'ai à cœur le progrès moral du spiritisme, et ce n'est pas une différence d'opinions chez nos frères qui en fait pour moi des ennemis; de la discussion naissent la clarté et le perfectionnement, mais je serai toujours armée, non contre l'erreur, mais contre la mauvaise foi, et plus tard, lorsque beaucoup d'hivers auront blanchi ma tête, et que l'expérience m'aura donné une autorité que mon âge me refuse à présent, si je rencontre vos enfants sur ma route, bien que vous vous soyez abstenue de jamais leur lire le *Spiritisme des Enfants*, si vous en avez fait de vrais spirites, convaincus et sincè-

res, je leur tendrai la main, et je mettrai à leur service toute mon expérience, toute mon affection et le peu de lumières que j'aurai acquises, mais je leur dirai alors comme aujourd'hui : « Spirites, aimez-vous, secourez-vous, mais ne confondez point la plus belle des vertus, « la charité », avec une lâche complaisance ; ne gardez point de brebis galeuses parmi vous, separez le bon grain de l'ivraie, serrez vos rangs, mieux vaut rester à dix dans la bonne voie, que de marcher cent sur lesquels il y aurait quatre-vingt-dix faux frères. » Et c'est avec mon cœur de mère que je vous juge, madame, en vous disant d'être persuadée qu'alors vous ne me repousseriez point.

Si vous me faites l'hsnneur d'une réponse, vous pouvez l'adresser sans crainte à Mme Valentine Martin, 45, rue de Verneuil, ce nom n'étant ni une *simple signature* ni un *pseudonyme*, mais celui de votre dévouée sœur en croyance,

V. Martin.

BIBLIOGRAPHIE

Immortalisme et Libre Pensée. — *Rapport adressé au congrès international de la Libre Pensée, par Emile di Rienzi. Broch. in-8°, Paris, Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits Champs. Prix : 30 centimes.*

Le mot Immortalisme, qui, d'après les convenances etymologiques devrait avoir une signification très générale, et comprendre indistinctement les croyances de tous ceux qui admettent pour l'homme une vie d'outre tombe, à quelque religion ou philosophie qu'ils appartiennent, est en train de se spécialiser. Voici comment le définit M. di Rienzi. « L'immortalisme, lui, est la synthèse de ces trois philosophies, (spiritualisme, matérialisme, positivisme). Il est spiritualiste puisqu'il admet la survivance et l'immortalité de l'être ; il est matérialiste puisqu'il ne reconnaît que les éternelles lois de la matière à l'exclusion de toute hypothèse déiste ou spiritualiste et ne cherche pas à pénétrer la Cause Première ; il est enfin positiviste, puisque tout l'immortalisme repose sur des faits scientifiquement prouvés. » Comprenant la pensée de M. di Rienzi, nous ne voulons pas le chicaner sur la clarté de cette définition dont les termes sont un peu confus et contradictoires.

Il n'en peut mais d'ailleurs. En tentant l'amalgame de trois éléments philosophiques si peu déterminés, que ceux dont il parle, il est difficile de former un tout homogène, un composé bien défini.

Les immortalistes seraient en somme des spirites qui répudient toute spéculation métaphysique et s'en tiennent aux faits et aux inductions nécessaires qui s'en dégagent.

Notre confrère compte parmis eux au premier rang, par son talent et son ardeur. Son rapport au congrès de Lille est habilement composé en vue du public auquel il s'adressait. C'est en convoquant les libres penseurs sur le terrain de l'observation et de la science, et non en leur présentant, comme argent comptant, des solutions *a priori*, des problèmes insolubles, qu'on a chance de vaincre leurs préventions et leurs répugnances. Ainsi l'a compris M. di Rienzi. Son énergique appel ne restera pas inentendu.

Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance et de l'adolescence, *par le docteur Wahu. Paris, librairie des sciences Psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, et Alger, Jourdan, éditeur. Prix 3 fr. 50, franco 4 francs.*

Chercher à fournir aax négateurs, des preuves d'une vie d'outre-tombe, philosopher sur les conditions de l'existence extra terrestre, est une excellente besogne, et la *Vie Posthume* s'y livre avec ardeur ; mais elle ne croit pas utile pour cela de considérer la surface de notre globe terraqué, comme un lieu de déportation, et les mortels qui l'habitent comme des condamnés purgeant leur peine. Elle soutient que le bonheur se rencontre ici-bas comme en-haut, et sympathise avec tous ceux dont les efforts et les travaux visent le perfectionnement des choses terrestres dans tous les domaines, dans celui de l'être physique en particulier.

Un corps bien constitué est en effet pour l'homme l'arme du salut je veux dire l'instrument d'une vie bien remplie, active et féconde, et bien souvent aussi la santé engendre vertu et bonté, gaieté dans tous les cas.

Noble tâche donc que celle des hygiénistes, de ceux qui prennent l'être humain à sa naissance, ou même au moment de la conception, et le suivent jusqu'à sa dernière étape : la tombe, lui fixant des règles de conduite, suivant son âge, sa profession, son milieu, etc., règles souvent violées, mais qui modifient néanmoins d'une façon insensible les habitudes et détruisent les préjugés nuisibles. Aussi félicitons-nous le plus sincèrement du monde le docteur Wahu, d'avoir mis le produit de sa grande expérience au service de cet enseignement d'éducation corporelle. Le docteur Wahu est bien connu parmi nous par ses travaux spirites, mais il a en outre dans

sa longue carrière de médecin, publié de nombreux ouvrages professionnels.

Son dernier livre, *Hygiène des nouveau-nés, etc.*, est conçu dans un excellent esprit. Ecrit en un style simple et clair, sans étalage inutile d'érudition, il est d'une lecture facile pour tous et constitue un guide sûr pour les parents, qui ne voulant pas se contenter des préceptes de la banale routine, désirent entourer leurs enfants de tous les soins que réclame leur existence précieuse et fragile. Nous ne pouvons faire ici l'analyse de ce livre. Appelons seulement l'attention du lecteur sur deux points que l'auteur a plus particulièrement à cœur : la myopie, ses progrès croissants et les moyens de la prévenir ; l'institution des internats contre lesquels il s'élève avec une grande vigueur d'argumentation et une grande abondance de détails.

R.

Société de la Paix par l'Education.— Il vient de se fonder à Paris, sur l'initiative de l'éminent publiciste hollandais, M. Molkenboer, une *Société de la Paix par l'Education.*

Comme son titre l'indique, elle a pour but de développer les sentiments de justice et de solidarité chez les enfants au lieu des instincts de haine de peuple à peuple qui retardent indéfiniment la marche du progrès.

Cette Société a tenu sa première séance le 4 novembre à la Salle de Géographie. Plusieurs orateurs ont pris la parole, entre autres le poète Fabre des Essarts, un spirite, M. di Rienzi, que nos lecteurs connaissent, MM. Birmann et Fourès également spirites et M. Viguier, vice-président du Conseil Général de la Seine.

On a élu un comité de propagande pour recevoir les adhésions et préparer de nouvelles réunions.

Les personnes qui désireraient concourir à cette œuvre de paix sont priées de s'adresser au secrétaire de la Société, M. René Fourès, attaché au ministère de l'Instruction Publique, Paris.

La cotisation est de 25 centimes par mois, soit 3 francs par an.

Pour nous qui ne voulons croire qu'à l'action bienfaisante de la force morale, qui ne faisons l'honneur à aucune guerre, à aucune force brutale de l'appeler civilisatrice ; qui croyons en outre que le mot fraternité n'a pas de sens pour qui dit frontière ; pour nous enfin qui ne savons pas séparer l'idée de surexistence de l'idée de solidarité et de fraternité universelles, nous ne pouvons qu'applaudir à la création d'une société ayant pour objet d'inspirer à la jeunesse en même temps que l'horreur de la guerre, l'amour de l'humanité.

Deuxième année de l' « Ère Nouvelle ». — Au moment de mettre sous presse nous recevons l' « Ère Nouvelle » qui de simple feuille de 4 pages, inaugure sa deuxième année, transformée en une revue de 16 pages avec couverture.

Nous ne félicitons pas seulement notre confrère de ce notable et

rapide progrès ; ce qui nous réjouit peut-être plus encore c'est de constater que la transformation au point de vue des idées n'est pas moins sensible. Il est facile de s'en rendre compte par l'article que son directeur, M. Gustave Evausy, y publie en première page ; article où, sous forme de réponse à la *Religion Laïque*, se trouvent exposés des principes du plus pur rationalisme.

Voici d'ailleurs le sommaire complet de ce numéro : *La Religion Laïque*, GUSTAVE EVAUSY. — *La Société française de la Paix par l'Education et le Spiritisme*, L. THIBAUD. — *Le Spiritisme au XVIIIe siècle. Lettre de Mme de Sabran au Chevalier de Boufflers. La Tour Saint-Michel*, FABRE DES ESSARTS. — *La Polarité Humaine, La Lumière, Immortalisme et Libre-Pensée*, MARIE-LOUISE EVAUSY. — *Nouvelles*, QUŒRENS.

Le prix de l'abonnement est ainsi modifié : France, un an 5 fr. Six mois, 2 fr. 50. — Etranger, un an 6 fr. Six mois, 3 fr. 50. S'adresser, rue de la Croix Blanche, 95, Bordeaux.

Encore l' « Estafette » et le Médium Slade. — Nous avons inséré dernièrement un extrait d'un article de l'*Estafette*, et dont l'auteur malmenait assez durement le médium Slade. Nous nous faisons un devoir de signaler aujourd'hui un nouvel article publié en tête du même journal (n° du 20 décembre sous la rubrique " Spiritisme ") et dont les conclusions sont complètement opposées. M. Maxime Pax, le signataire de l'article, admet l'authenticité des phénomènes — coups frappés, écriture directe, etc. — qui se produisent en présence du médium américain, et repousse toute accusation de supercherie.

Le Spiritisme aux Pays de langue Espagnole. — Nous remercions *La Nueva Alianza*, très intéressante feuille spirite qui se publie à Cienfuegos (Cuba), du gracieux envoi qu'elle a bien voulu nous faire d'une brochure de M. Refugio I. Gonzalez qui, sous le titre de *Manual de Espiritismo y Magnetismo*, a su condenser et mettre en lumière les points les plus urgents à connaître pour les commençants, qu'il s'agisse de l'étude du Spiritisme ou du Magnétisme.

Qu'il nous soit permis à cette occasion de rendre hommage à tous nos confrères et coreligionnaires de langue espagnole pour l'infatigable et intelligente propagande à laquelle ils se vouent et qui les place au premier rang par le nombre de leurs journaux consacrés à l'étude et à la vulgarisation de l'idée spirite.

Signalons notamment *La Revista de Estudios Psicologicos* de Barcelonne, qui reproduit dans l'un de ses derniers numéros l'article intitulé « la mort » de notre ami Louis Révola, et qui commence dans ce même numéro la traduction en espagnol de l'ouvrage si intéressant de M. Gabriel Delaune, *Le Spiritisme devant la Science*. Nos compliments au traducteur et au jeune et savant auteur.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.